

DIMANCHE

FOCUS & CHALIWATÉ



© TRISTAN GALAND - ATELIER DESIGN

REVUE DE PRESSE

PRESSE AUDIOVISUELLE

La 1ère, Le Mug : Interview de Focus & Chaliwaté - Elodie de Sélys et Xavier Vanbuggenhout - 13 novembre 2019

La 1ère, Journal parlé : Reportage - Africa Gordillo - 14 novembre 2019

La 1ère, Soir Première, Grand Angle : Chronique - Africa Gordillo - 14 novembre 2019

Musiq3, L'info culturelle de 7h30 : Interview de Focus & Chaliwaté - Christine Pinchart - 14 novembre 2019

La Une, Journal télévisé : Reportage - Africa Gordillo - 17 novembre 2019

Musiq3, L'info culturelle de 17h : Interview de Focus et Chaliwaté - François Caudron - 21 novembre 2019

PRESSE QUOTIDIENNE

Mad : Avant-papier - Catherine Makereel - 6 novembre 2019

La Libre Belgique : Avant-papier - Laurence Bertels - 8 novembre 2019

La Libre Belgique : Critique - Laurence Bertels - 14 novembre 2019

La Meuse : Critique - 14 novembre 2019

Le Soir : Critique - Catherine Makereel - 15 novembre 2019

De Standaard : Critique - Filip Tielens - 22 novembre 2019

Mad : Les tops de la semaine - 27 novembre 2019

Arts Libre : Choix étoilés - 27 novembre 2019

Vers l'Avenir : Critique - Françoise Lison - 30 novembre 2019

PRESSE MAGAZINE

Le Vif : Avant-papier (article thématique) - Estelle Spoto - 19 septembre 2019

Moustique : Annonce - Eric Russon - 28 novembre 2019

PRESSE INTERNET

Le Soir + : Critique - Catherine Makereel - 13 novembre 2019

Focus Vif : Critique - Estelle Spoto - 14 novembre 2019

RTBF.be/culture : Chronique - Africa Gordillo - 14 novembre 2019

Le Rayon Vert : Critique - Sébastien Barbion - 21 novembre 2019

SisterArt : Critique - 23 novembre 2019

Karoo : Critique - Thibaut Mareschal - 25 novembre 2019

Demandez le programme : Critique - Laure Primerano - 28 novembre 2019

RTBF.be/culture : Critique - Christian Jade - 28 novembre 2019

C'est pas tous les jours Dimanche

Après le succès de la petite forme, « Backup », à Edimbourg, les compagnies Chaliwaté et Focus créent la forme longue, « Dimanche ». Première en Belgique avant une tournée dans le monde entier.

Notre maison brûle et nous regardons ailleurs», disait l'autre. Mais *Dimanche*, qui débute en fait mardi, nous n'allons pas zieuter ailleurs. Au contraire, le temps d'un spectacle, nous allons nous observer dans le miroir, scruter nos stratégies de déni au quotidien et jusqu'à l'absurde pour mener nos petites vies tranquilles. « *Ce spectacle parle de notre façon d'être au monde, résume la cocréatrice Julie Tenret. On vit dans une drôle d'époque : on a l'impression de vivre un cauchemar de fin du monde, on sait beaucoup de choses par internet et on a conscience de l'urgence d'agir mais, en même temps, il y a un déni nécessaire pour pouvoir vivre avec. Il y a une peur générale mais une certaine impuissance aussi. On ne sait pas quoi faire !* »

Si le propos est politique, la forme ne fait pas du tout dans le manifeste moralisateur. Fusion de la compagnie Chaliwaté (à qui l'on doit des perles comme *Jetlag* ou *Josephina*) et de Julie Tenret (qui nous avait éblouis avec *Silence*), *Dimanche* opte pour une poésie ultravisuelle, un théâtre gestuel burlesque et des marionnettes entre surréalisme et onirisme pour dépeindre une humanité en total décalage avec son époque, saisie par le chaos des dérèglements climatiques. Un rythme à la Buster Keaton, un univers à la Wes Anderson avec ses ludiques maquettes miniatures et son humour loufoque : tout cela nous avait déjà conquis dans la petite forme, *Backup*, présentée au festival XS en 2018. Dans un blizzard à dévisser les pingouins de la banquise, une petite fourgonnette emmenait trois reporters parcourir le monde pour filmer des espèces en voie de disparition. Des objets détournés, une vidéo soignée, un ours grandeur nature, des icebergs périlleux : sans un mot mais avec une mise en scène précise, le spectacle nous faisant fondre comme une calotte glaciaire.

COMME UN FILM

Acclamée ensuite au Fringe à Edimbourg, la petite forme a d'ailleurs attisé les appétits de festivals en Australie ou aux Etats-Unis.



le spectacle
DE LA
SEMAINE

« *Dimanche* » opte pour une poésie ultravisuelle, un théâtre gestuel burlesque pour dépeindre une humanité en total décalage avec son époque, saisie par le chaos des dérèglements climatiques. © DR

Et c'est avec ce soutien, ainsi que celui d'opérateurs belges comme le Théâtre de Namur, les Tanneurs à Bruxelles ou la Maison de la culture à Tournai que l'équipe – Julie Tenret, Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud – a pu se lancer dans la production d'une forme longue intitulée *Dimanche*, qui tournera de la Nouvelle-Zélande au Royaume-Uni en passant par Hong Kong. Mais, pour le moment, c'est en Belgique que se crée ce spectacle en deux parties.

En parallèle de l'expédition polaire déjà évoquée se déclinera un autre volet, plus intime. « *Il s'agira d'un huis clos, en famille, un dimanche* », dévoile Sicaire Durieux. Tandis qu'une maisonnée jouit d'une pause dominicale, les éléments vont se déchaîner tout autour. Alors que les murs tremblent, que le déluge s'annonce, que tout se transforme et s'effondre, on voit se déployer la surprenante inventivité de l'être humain

pour tenter de préserver son quotidien. « *C'est écrit, mis en scène et joué par nous trois, mais il y a une solide équipe derrière nous, à la vidéo, la scénario, la musique ou les marionnettes*, précise Sandrine Heyraud. *Ce qui nous réunit, c'est la poésie et le côté artisanal. Les vidéos par exemple ne sont pas des images de synthèse mais tout a été réalisé en miniature. On a d'abord passé un long moment à table pour écrire le scénario et puis, au contact, du plateau, on a beaucoup ré-écrit. On se filme, on visionne et on garde une infime partie. Notre démarche est très cinématographique. On conçoit un spectacle comme un film.* »

CATHERINE MAKEREEL

► Du 12 au 16/11 au Théâtre de Namur. Du 19 au 30/11 aux Tanneurs, Bruxelles. Les 3 et 4/12 à la Maison de la culture de Tournai. Le 6/12 à la Maison de la culture Famenne-Ardenne, Marche.

Un “Dimanche” en famille...



Pendant que le monde brûle autour d'elle,
une famille s'accroche à son quotidien.

TRISTAN GALAND-ATELIER DESIGN

Scènes

- La création belge “Back up” vient d’obtenir l’Award du théâtre total au prestigieux festival d’Edimbourg.
- De bon augure pour sa version longue, “Dimanche”, très attendue.
- Le climat sous les feux de la rampe.

Rencontre Laurence Bertels

Évidemment, partir jouer en Australie, en Nouvelle-Zélande, à Taiwan et à New York un spectacle qui traite du réchauffement climatique peut sembler paradoxal...

Mais comment résister? Surtout lorsqu’il s’agit de petites compagnies, aussi artisanales que talentueuses, issues, qui plus est, du secteur jeune public, et qui répondent aux doux noms de Chaliwaté et de Focus (voir ci-contre). Une belle histoire qui prouve combien il faut à tout prix poursuivre ses rêves, même si les structures des dites compagnies restent fragiles et que les artistes continuent à s’en sortir uniquement grâce à l’huile de coude.

Unis autour du projet *Dimanche*, version longue de *Back up*, présenté et plébiscité au festival XS l’an dernier, les voici carrément mis sur orbite depuis qu’ils ont obtenu le prestigieux “Total Theater Award” au Fringe, ce festival d’Edimbourg qui est à la scène anglo-saxonne ce qu’Avignon est au monde dramatique francophone. Un prix auquel ils n’auraient sans doute jamais osé rêver.

Avant de traverser les océans, *Dimanche*, un sujet dans l’air du temps, qui dépeint le portrait d’une humanité, en total décalage avec son époque, saisie par le chaos des dérèglements climatiques et des cataclysmes en cours et à venir, se jouera au “petit” Théâtre des Tanneurs, à Bruxelles, au Théâtre royal de Namur, à Marche ou encore à Arlon.

Pour l’heure, c’est à l’École des arts de Braine-l’Alleud que nous rencontrons les artistes en répétition, autour d’un hélicoptère prêt à décoller et d’une camionnette customisée posés sur une table, le tout à dimension enfantine puisqu’il s’agit principalement de jouets de récupération.

Vous avez une magnifique tournée qui s’annonce, mais comment gérez-vous le fait de partir au bout du monde alors que vous nous sensibilisez au réchauffement climatique?

Sandrine Heyraud: C’est vrai... (sourires), mais nous restons un mois sur place et tout le reste de la tournée se fera en camionnette – pour les décors – et en train, pour nous, si c’est nécessaire.

Le sujet important, essentiel sans doute, que vous embrassez risque aussi d’être omniprésent sur scène...

Sicaire Durieux: On y travaille depuis trois ans. On ne parlait pas encore tellement de cette thématique à cette époque.

S.H.: De toute façon, on aimerait que chaque théâtre s’en empare, avec son écriture singulière. Au plus on en parle, au plus on aura des chances de conscientiser tout le monde.

Julie Tenret: Au départ, on voulait d’abord choisir le thème de notre spectacle, car on s’inspire de sujets de société, même si on part de l’intime pour en parler. Il était clair que le climat était au centre de nos inquiétudes. Notre premier travail consistait donc à voir comment la forme pouvait se mettre au service du fond. Et la forme dans notre travail a beaucoup de sens. L’objet, l’acteur, le geste autour de cet objet est déjà révélateur. On est dans une écriture très cinématographique, avec des échelles, des points de vue différents,

une histoire qui se raconte autour du changement.

Quel angle avez-vous choisi?

S.D.: Le thème de *Dimanche*, c’est le décalage entre l’hyperurgence, le besoin d’agir et le fait de résister dans son quotidien. Comme un déni. Ce qui nous plaisait, c’était de voir ces personnes qui essayent à tout prix de maintenir quelque chose. On suit deux histoires en même temps. D’une part, il y a cette famille qui s’apprête à passer un dimanche à la maison, malgré les objets qui fondent, le vent qui décorne les bœufs et le déluge qui fait rage. La famille semble ignorer ce qui se passe à l’extérieur et veut préserver son quotidien jusqu’à l’absurde. De l’autre, on suit une équipe de reporters, de bras cassés, partis filmer les dernières espèces animales en voie de disparition.

J.T.: Parallèlement, on suit cette cellule familiale dans l’intime, où on donne à voir ces gens en total décalage avec leur époque. On est partis d’un constat avec le décalage qui existe entre la peur que les politiques n’agissent pas du tout à grande échelle et l’urgence qu’il y a à agir. Au quotidien, on a du mal à intégrer cette réalité. Il y a donc un véritable déni. Pour le montrer, nous mettons les personnages dans une situation quotidienne.

Prenez-vous position?

S.D.: On ne tient pas un discours moral, frontal.

S.H.: Il ne s’agit pas de théâtre documentaire.

J.T.: Nous avons tout de même un point de vue politique. Nous sommes tous responsables, mais les politiques ne prennent pas les décisions. Ce n’est pas pour rien que Greta Thunberg n’est pas écoutée. Or les chiffres sont effrayants. On est très pessimistes, car aucune mesure prise n’est assez forte pour sauver la planète. Et on est très optimistes

parce qu’on croit en l’être humain, en la capacité d’un renversement. On espère que notre foi en l’entraide ressort aussi dans le spectacle.

On vous doit d’inoubliables spectacles tels “Silence”, plus proche de la marionnette, ou “Joséphina”, dans le registre du théâtre visuel et sensuel. Comment mêler vos savoir-faire?

J.T.: On avait envie d’unir nos talents. Il y aura de l’acteur, de l’objet. C’est un spectacle très visuel, presque sans parole.

S.D.: C’était avant tout une belle aventure au niveau humain et artistique. Nos outils se mélangent bien, de façon naturelle.

J.T.: Nous avons passé beaucoup de temps à écrire un scénario. On voulait raconter une histoire, et comme on rêve tous les trois en images, on avait envie d’imaginer un théâtre filmé. Nous avons donc rassemblé nos outils. Dans l’objet ou la marionnette, le geste joue comme dans la danse. Il s’agissait donc d’une partition minutieuse et longue à écrire, liée par nos trois personnalités, par le rythme. On s’est aussi rencontrés pour notre engagement autour du corps.

Avez-vous travaillé avec un climatologue?

J.T.: Non, on a regardé beaucoup de documentaires, mais, comme on part de l’intime pour toucher à l’universel, cela ne nous a pas paru nécessaire.

Infos pratiques

“**Dimanche**”, par les compagnies Focus et Chaliwaté. Écriture, mise en scène et interprétation: Julie Tenret, Sandrine Heyraud et Sicaire Durieux.

À Namur: Au Théâtre royal de Namur, du 12 au 16 novembre. Infos: 081.22.60.26 ou www.theatredenamur.be.

À Bruxelles: Au Théâtre des Tanneurs, du 19 au 30 novembre. Infos: 02.512.17.84 ou www.lestanneurs.be

Qui sont-ils?

Dès que Chaliwaté est arrivée aux Rencontres jeunes publics, à Huy, en 2011, avec son spectacle *Ilo*, tendrement surréaliste, la compagnie a fait sensation. Entre autres grâce à l’incroyable charisme et à la belle complicité des artistes, Sandrine Heyraud et Sicaire Durieux, alors unis à la ville comme à la scène, passés tous deux par l’école du mime, celle de Félicien Marceau, mais aussi de Jacques Lecoq et de Etienne Decroux. Suivront l’inoubliable *Joséphina*, douceur burlesque sur fond de Llohoona, entre danse et théâtre visuel, multiprimée au Canada, en Amérique du Sud, en Espagne, avant d’être réellement découverte chez nous, ou encore *Jetlag*, de la même tenue.

Nightshop, aujourd’hui rebaptisée *Focus*, a créé, pour sa part, un véritable séisme aux Rencontres de Huy, également, en 2013, avec sa première création, *Silence*, dont chacun sortait très ému, voire en larmes. Un spectacle bouleversant sur la vieillesse, racontée avec des marionnettes hyperréalistes en silicone à taille humaine. Tout était dit en peu de mots, graines d’humour et de nostalgie. “*Attention, chef-d’œuvre!*”, avait-on envie d’écrire à l’issue de la représentation.

Un “Dimanche” peu reposant...

Scènes Visuel, total, tendre et réaliste, une création, sur le climat, à voir... d'urgence.

Critique Laurence Bertels

Dimanche... Ce jour d'ennui, de chaleur ou de mensonge. Ce jour choisi par les compagnies Focus et Chaliwaté, unies pour une création, dont la version courte, *Back-Up*, vient d'obtenir l'Award du théâtre total au Fringe, prestigieux festival d'Edimbourg. Une reconnaissance inouïe pour deux “petites” compagnies belges, qui leur assure une tournée internationale, de New York à l'Australie, en passant par leur terre natale, la Belgique (voir *La Libre* du 8/11/19).

C'est dire si l'attente était grande, mardi soir, au Théâtre royal de Namur, pour la création de *Dimanche*, et si le résultat fut à la hauteur des espérances même si, première oblige, la machine doit encore être un peu huilée. Il est vrai que le collectif, composé de Julie Tenret (Focus), Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud (Chaliwaté), réunis à l'écriture, à la mise en scène et à l'interprétation, a multiplié les audaces et décuplé d'inventivité pour une création habitée par la magie du cinéma – avec ses gros plans, travellings et autres zooms – mêlée au charme de l'artisanat, à la puissance évocatrice des objets et marionnettes, qui parfois vivent plus que les humains.

Du théâtre d'objet, donc, sans pa-



Julie Tenret donne magnifiquement vie à sa marionnette grandeur nature.

role, visuel, sonore et universel, tant par la forme élue que par le fond défendu. Le fond, celui que touche notre humanité, à force de faire semblant, de persister, coûte que coûte, à vivre sur terre, caillou de l'univers qui s'érode à vue d'œil.

Tendre et angoissant

Tendre et drôle, mais aussi réaliste et angoissant, *Dimanche* s'écoute autant qu'il se regarde, grâce à une bande sonore remarquable, personnage à part entière, qui, entre la Callas et Simon and Garfunkel, chuchote à nos oreilles l'appel de la planète, du désert aux fonds marins en passant par les glaciers.

Avec, pour point de départ, des reporters, un peu bras cassés, qui tour-

Du théâtre d'objet, sonore, visuel et universel, tant par la forme choisie que par le fond défendu.

nent un documentaire sur les espèces animales en voie de disparition.

Serrés dans leur camionnette, ils activent leurs essuie-glaces, pendant que l'arbre magique se balance au rétroviseur. Arrivé en Arctique, le trio filme, tant bien que mal – perche devant l'objectif, caméra défaillante – la banquise qui craquelle et nous déchire. Grandeur nature, une ourse polaire et son petiot se blottissent l'un contre l'autre, sur une surface de glace qui se rétrécit au point de menacer la vie de la maman. Âmes sensibles, s'abstenir...

Commentée en yaourt bulgare, la scène est diffusée à la télévision dans cet intérieur coquet où tout semble normal, malgré les défaillances qui apparaissent au fil des dimanches et des reportages.

Les ventilateurs tournent à plein régime, comme les pales de l'hélicoptère-jouet chargé d'hélicitreuiller les reporters. La chaleur devient insupportable. La grand-mère, animée avec humanité par Julie Tenret, n'y résiste pas. Pas plus que le Flamand rose qui vient s'écraser sur la fenêtre. La maison s'éventre aux vents déchainés, qui n'empêchent pas le couple – les toujours aussi charismatiques Sandrine Heyraud et Sicaire Durieux –, de fêter Noël autour d'une volaille pour une scène ébouriffante, sonnante le climax d'une pièce sur le climat, à voir d'urgence.

→ Namur, jusqu'au 15/11 au Théâtre royal. Infos: www.theatredenamur.be ou 081 22 60 26. Bruxelles, du 19 au 30/11, aux Tanneurs. Infos: www.tanneurs.be ou 02 512 17 84.

Bonne pêche à Liège

Musique Retour à l'ORW, avec Plasson, des “Pêcheurs de perles” façon Oïda.

Les nationalistes flamands en feraient leurs choux gras s'ils s'intéressaient à la culture: dans le domaine de l'opéra, entre communautés française et flamande, les différences de conception sont telles qu'il n'y a pas besoin de concertation sur la programmation! Opéra flamand et Opéra royal de Wallonie (ORW) peuvent, à moins d'un an d'intervalle, afficher tous deux *Les Pêcheurs de perles* (et, demain, *Don Carlos*), mais ce sont des œuvres différentes que l'on voit.

Après les détournements puérils et peu convaincants du collectif FC Bergmann, revoir la vision tradi-

tionnelle de l'opéra de Bizet conçue par Yoshi Oïda pour l'Opéra-Comique de Paris et déjà montée à Liège en 2015 est assez plaisamment reposant. Certes, comme souvent dans les reprises, la direction d'acteurs manque parfois de netteté, et il est çà et là quelques bras ballants. Mais le metteur en scène japonais sait raconter une histoire et souligner ses éléments essentiels, tandis que les décors de Tom Schenk, d'un exotisme discret inspiré du kabuki et joliment éclairés, se révèlent à nouveau esthétiques et fonctionnels.

À la différence aussi de la récente production de l'Opéra flamand, la

compréhension du spectateur est facilitée ici par la diction parfaite de la distribution: deux Français, deux Wallons, couvés qui plus est par un chef français expert dans ce répertoire.

Transparence

Deux ans après ses débuts à la Monnaie, Michel Plasson fait, à 86 ans, ses débuts dans la fosse du Théâtre royal, et sa lecture est un bonheur de transparence et d'élégance. Le héros de la soirée est le ténor Cyrille Dubois, Nadir mira-



Cyrille Dubois
Nadir et héros de la soirée.

culeux de suavité et de grâce et dont la romance du premier acte est un moment béni, mais ses collègues ne sont pas en reste. Si elle n'a

plus l'âge du personnage, Annick Massis reste une Leïla d'une très belle présence scénique et, si un vibrato prononcé (qui tend à se rétrécir au fil de la soirée) affecte parfois l'intelligibilité du texte, la projection, l'intonation et la richesse des nuances restent admirables. Excellents aussi, le Zurga de Pierre Doyen (parfois un peu moins précis dans le registre aigu) mais avec un magnifique sens du mot, et le Nourabad de l'inusable Patrick Delcour. Après quelques flottements en début de soirée, les chœurs de Pierre Iodice trouvent rapidement leur équilibre et, sans être exceptionnels, assurent avec le soin requis leurs pages essentielles.

Nicolas Blanmont

→ Liège, Théâtre royal, les 14 et 16 novembre à 20h; www.operaliège.be

Namur: «Dimanche», un spectacle gestuel pour tous les publics



Virginie Meigné

Lecture

ZEN

« Dimanche » est une production née de la rencontre de la Compagnie Focus et Chaliwaté. Il s'agit d'une série de plusieurs tableaux présentant tour à tour la vie d'un couple dans leur intérieur et l'expédition d'une équipe de reporters animaliers. Le tout orchestré autour du thème du réchauffement climatique.

« Dimanche », ce spectacle gestuel, actuellement proposé au Théâtre de Namur, a le mérite de pouvoir attirer plusieurs générations à en croire le public présent à Namur ce mardi 12 novembre.

Il semble en effet avoir réussi à attirer les habitués pensionnés amateurs fidèles du théâtre de Namur, la population dite active qui a réussi à se libérer de ses obligations professionnelles pour 20h30 et de nombreux élèves du secondaire en sortie scolaire. Ce théâtre sans parole qui manie le geste, l'utilisation d'objets, de marionnettes et la vidéo pourrait sans aucun doute plaire également à des enfants de primaire.



Pourquoi ? Pour quoi ?

Un spectacle qui emporte facilement le spectateur car il surprend de par l'incroyable inventivité des personnages pour faire face aux événements. Un spectacle qui fait rire par l'absurdité des situations. Un spectacle poétique et esthétique qui prend le temps de nous installer dans les ambiances de chaque tableau avant de connaître une chute prévisible ou pas.



Virginie Meigné

Mais un spectacle qui n'a rien de léger, qui fait réfléchir à l'extraordinaire capacité d'adaptation de l'être humain aux catastrophes tant annoncées (augmentation des températures, montée des eaux, tempêtes exceptionnelles...), sans pour cela être efficace.

On est également impressionné de constater au moment des applaudissements que seuls trois acteurs et deux personnes de l'ombre étaient sur scène, tant il y a eu de choses à voir.

Mais un spectacle qui n'a rien de léger, qui fait réfléchir à l'extraordinaire capacité d'adaptation de l'être humain aux catastrophes tant annoncées (augmentation des températures, montée des eaux, tempêtes exceptionnelles...), sans pour cela être efficace.

On est également impressionné de constater au moment des applaudissements que seuls trois acteurs et deux personnes de l'ombre étaient sur scène, tant il y a eu de choses à voir.



On ne peut que souhaiter une belle tournée internationale à cette création qui, bien qu'elle n'apporte aucune solution concrète au problème du réchauffement climatique, nous invite à croire en l'humanité, l'entraide et l'amour que les gens se portent.

« Dimanche », de et par Julie Tenret, Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud est à voir jusqu'au 16.11.2019 dans la grande salle du Théâtre de Namur. Prix spécial famille : 10 euros par adulte et 7 euros par ados à partir de 12 ans.

Les lycéens bouclent l'automne littéraire français

Karine Tuil, après l'Interallié, reçoit le Goncourt des lycéens. Ceux du Renaudot couronnent le premier roman de Victoria Mas, « Le bal des folles ».

PIERRE MAURY

Victoria Mas, fille de Jeanne Mas, s'est fait mieux qu'un prénom en publiant son premier roman en août. *Le bal des folles*. Après quelques prix mineurs chargés d'anticiper la charge de la cavalerie, Le Renaudot des lycéens vient de la consacrer.

En 1885, la Salpêtrière est un lieu maudit où s'entassent des folles mais aussi et surtout des femmes dont la famille ou la société ne veut plus, pour de bonnes ou, plus souvent, de mauvaises raisons. Eugénie, par exemple, fille de bonne famille où l'on est notaire de père en fils, souffre d'être considérée comme quantité négligeable – juste bonne à marier et surtout pas à manifester son goût pour la conversation à fleurets non mouchetés, la lecture et la pensée.

En outre, c'est son principal défaut après celui d'être du sexe féminin, elle est dotée d'un pouvoir singulier : elle voit les esprits de certains morts, entend ce qu'ils lui disent, engage avec eux des relations qu'elle n'a pas choisies mais qui s'imposent à elle. Confiante dans l'apparente bienveillance de sa grand-mère, elle lui a confié qu'elle possédait ce don parfois encombrant – et la grand-mère, révélant son véritable visage, s'est empressée de la dénoncer à son fils, le père d'Eugénie. Direction la Salpêtrière, chez les folles !

Elle semble, dans une certaine me-



Victoria Mas, fille de Jeanne Mas, remporte Le Renaudot des lycéens pour « Le bal des folles ». © DR

sure, y avoir toute sa place : sa révolte contre les idées reçues, sa volonté d'être, bien que femme, une personne à part entière la désignent à l'opprobre familial et collectif.

Pendant ce temps, Charcot multiplie ses expériences d'hypnose. Il maîtrise la méthode – jusqu'à un certain point car nous assisterons à un accident en même temps que l'assemblée qui se presse aux séances dans l'espoir, souvent comblé, d'assister à d'excitantes scènes d'hystérie.

Geneviève, attirée par la médecine depuis son plus jeune âge – au contraire de sa sœur Blandine, trop tôt disparue, qui avait voué sa vie à Dieu –, est d'une aide précieuse aux recherches de Charcot et, par sa présence et sa constance d'humeur, rassure les patientes. Mais la rencontre avec Eugénie remet en question les principes de l'hôpital auxquels elle adhérerait de tout son corps et de toute son âme. Elle entrevoit la possibilité d'une

vie spirituelle telle qu'elle est décrite par Allan Kardec dans *Le livre des esprits*, lecture sulfureuse s'il en est.

Mais, après tout, si l'Église croit que la Vierge est apparue à Lourdes, pourquoi d'autres défunts ne se manifesteraient-ils pas aux vivants ?

Sur la crête qui sépare le rationnel de l'irrationnel, la romancière tient un équilibre précaire – le lecteur qui aurait de moindres talents d'équilibriste risque cependant de choir en attendant le clou du spectacle, ce bal des folles promis pour la mi-carême et qui est aussi attendu par les internées que par le public qui s'y pressera en quête de sensations fortes.

Le très populaire Goncourt des lycéens, qui se moque bien de savoir si les livres lus figurent déjà ou non au palmarès des autres prix d'automne, va à Karine Tuil pour *Les choses humaines*, roman couronné pas plus tard que la veille par les vieilles barbes du prix Interallié.

La parole des femmes violées aura au moins, cette année, bénéficié d'un formidable effet transgénérationnel ! Et bénéficiera désormais de l'ascenseur habituel vers les sommets des meilleures ventes. Contaminées en 2019 par la tyrannie des sujets, condamnées peut-être pour des années à faire passer ceux-ci avant la littérature. Encore ces sujets-ci méritent-ils d'être traités, et en urgence.



Le bal des folles

VICTORIA MAS
Albin Michel
250 p.
18,90 €
ebook 12,99 €



Les choses humaines

KARINE TUIL
Gallimard
341 p.
21 €
ebook, 14,99 €

J'ai déréglé le climat, « Dimanche », j'ai déréglé le climat

On est plus chaud, plus chaud que le climax ! Et ce climax, c'est « Dimanche », une merveille de théâtre d'objets et de marionnettes pour illustrer notre inertie face au dérèglement climatique. En création à Namur avant une tournée en Belgique et à l'étranger.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

La scène n'est pas à un paradoxe près. Avec *Dimanche* – créé mardi au Théâtre de Namur –, Julie Tenret, Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud prouvent qu'on peut carburer au dérèglement climatique tout en prospérant à l'énergie renouvelable. Les compagnies Chaliwaté et Focus ont beau créer un spectacle sur les catastrophes naturelles à venir, leur théâtre propulse un imaginaire plus ébouriffant que les pales d'une éolienne.

Nous avons déjà eu un aperçu de leur artisanat solaire dans *Backup*, petite forme qui avait raflé des prix au Fringe d'Edimbourg, leur ouvrant les portes de festivals dans le monde en-

tier. Cette fois, le trio prolonge sa biomasse artistique dans une forme plus longue qui commence dans le Grand Nord, sur les talons d'une équipe de reporters animaliers en quête d'espèces en voie d'extinction. Des petits sapins en plastique, une fourgonnette miniature, un coude en forme de montagne de neige, des loupiotes pour suggérer un chalet de bois, des essuie-glaces qu'on secoue en rythme : ce sont les objets et les corps qui composent le décor de cette fragile banquise où nos documentaristes filment ce qu'il reste de nature. C'est finalement la nature qui aura raison d'eux avant qu'une famille d'ours polaires ne fasse aussi les frais de la fonte des glaces.

Inventivité

Avec une inventivité qui s'affole plus vite que le mercure dans les incendies en forêt amazonienne, l'équipe nous embarque au cœur du pôle Nord (et plus tard dans des jungles tropicales ou sur des mers exotiques) sans grand décor spectaculaire mais grâce à mille astuces sonores ou visuelles. Un craquement déchirant pour évoquer des icebergs qui se détachent. Des images vidéo (plus vraies que nature alors que tout a été filmé avec des maquettes en studio) convoquent tornades et tsunamis. Des marionnettes à taille réelle et manipulées avec brio suggèrent une faune en péril. Impossible de trop en dire de ces expéditions foireuses au

risque de vous gâcher le plaisir, mais disons que vous serez sauvagement éblouis par des phares dans la savane, que vous grimpez sur une échelle suspendue à un hélicoptère ou que vous vous promènerez dans une maison engloutie par les eaux et colonisée par d'étranges méduses.

Le plus fort, dans ce voyage dominical, c'est sa manière d'explorer une thématique anxiogène – l'urgence climatique – sans aucun pathos alarmiste. *Dimanche* réussit à tisser une sorte de cauchemar de fin du monde mais avec une acuité et une ironie constantes pour souligner les stratégies de l'être humain pour préserver son confort quotidien jusqu'à l'absurde. Il faut voir cette famille occupée à poursuivre ses activités dominicales alors que tout s'effondre autour d'eux, que les meubles fondent (littéralement) sous la canicule et que les bourrasques emportent la table et la dinde du dîner. Chaque seconde se gorge de trouvailles plus sûrement que notre atmosphère se charge de gaz à effet de serre, à l'image des courbes de ce corps nu pour dessiner une dune de sable. Non, décidément, ces créateurs-là sont tout sauf des artistes du... *Dimanche* !

Jusqu'au 16/11 au Théâtre de Namur. Du 19 au 30/11 aux Tanneurs, Bruxelles. Les 3 et 4/12 à la Maison de la culture de Tournai. Le 6/12 à la Maison de la culture Famenne-Ardenne, Marche.

**CE LUNDI
18 NOV À 20H**
Palais des Beaux-Arts
Bruxelles

Base Hologram presents
**MARIA
CALLAS**
EN CONCERT

ACCOMPAGNÉ PAR LE
**BOHEMIAN SYMPHONY ORCHESTRA
DE PRAGUE**

50 MUSICIENS SUR SCÈNE

BILLET: WWW.GRACIALIVE.BE ET FNAC
02 507 82 00 (max. €0,30/min.)

**HELMUT
LOTTI**
JEUDI 26 DEC '19
CIRQUE ROYAL
BILLET: WWW.GRACIALIVE.BE ET FNAC

BÉJART
BALLET LAUSANNE
22 ET 23 FÉVRIER '20
PALAIS DES BEAUX-ARTS
CHARLEROI
BILLET: WWW.GRACIALIVE.BE ET FNAC

**ANDREA
BOCELLI**
AVEC GRAND ORCHESTRE ET CHŒUR
21 MARS 2020
SPORTPALEIS ANVERS
BILLET: WWW.GRACIALIVE.BE ET FNAC

**RANDY
NEWMAN**
12 JUIN 2020
CIRQUE ROYAL
BILLET: WWW.GRACIALIVE.BE ET FNAC



<p id="U401880741320N2E">Fien Buckens</p>

Fien Buckens

CHALIWATÉ & FOCUS
Dimanche
 ★★★★★

Vorig jaar zagen we al een versie van 20 minuten op Edinburgh Fringe. *Back-up* was er zo'n succes dat programmatoren van Nieuw-Zeeland tot Canada de lange versie blind boekten. Ook dat is een paradox: een theaterstuk over de klimaat-ramp zal hierna jarenlang de wereld afschuimen.

Maar het is de Brusselse gezelschappen Chaliwaté en Focus gegund: publiek van overal zou dit stuk moeten zien – hopelijk valt ook Vlaanderen voor zoveel visuele poëzie.

Dimanche snijdt heen en weer tussen twee verhaallijnen. We volgen drie natuurreporters (met een liefde voor Paul Simon) op zoek naar uitstervende diersoorten. Maar hun hang naar spectaculaire beelden is niet zonder gevaar: op de noordpool, op de steppe en in de diepzee sneuvelt er telkens één reporter door een extreem natuurfenomeen.

Daartegenover staan huiselijke taferelen op een lome, hete zomerdag zoals er steeds meer zullen volgen. Zelfs de kapstok en de tafel smelten in wonderlijke transformaties die doen denken aan de sculpturen van Erwin Wurm. Absurd hoe de bewoners proberen voort te leven alsof er niets aan de hand is. Het legt de vinger op onze inertie: schieten we pas écht wakker als oudjes massaal het loodje leggen van de hitte, zoals de inwonende oma hier?

Pluchen ijsbeer

Dimanche toont dit alles zonder woorden, maar in een prachtige combinatie van mime, objectentheater en video. In uitgepuurde scènes en met knappe theatrale effecten creëert het een surreële, droomachtige wereld met oog voor detail – de kleine pluchen ijsbeer leek haast 'echter' te bewegen dan in een natuurdocumentaire.

Maar aan het eind volgt een confronterende spiegel, wanneer de batterij van de aarde op is en er ook geen sprake meer is van de mensheid. *Dimanche* is een dystopische klimaatparabel, die evenwel een plezier is om te aanschouwen.

FILIP TIELENS

NOS CHOIX ÉTOILÉS

★★ À la vie, à la mort

Où Bruxelles, Le Public – 0800.944.44 – www.theatrepublic.be Jusqu'au 31 décembre
 Écrit par Bernard Cogniaux et Pierre-André Itin, *À la vie, à la mort* part d'un concept éthiquement dérangeant mais plausible: programmer l'heure de sa mort afin que l'argent économisé sur le paiement des retraites soit réinjecté dans un fonds public finançant des projets durables. Sans verser dans le moralisme ou la culpabilisation, la pièce suscite intelligemment, entre réalité et fiction, le débat, servie par trois excellents comédiens (Alexandre Von Sivers, Pietro Pizzuti et Edwige Baily) et une mise en scène habile de Michel Kacnelengogen. (St.Bo.)

★★★★ Anti-héros

Où Bruxelles, Théâtre de la Toison d'Or – 02.510.05.10 – www.ttotheatre.com Jusqu'au 21 décembre



Artiste brillant et multiple – chanteur, homme de cinéma, de télé et de théâtre –, Achille Ridolfi éclaire, dans son premier one-man-show, les côtés sombres du métier d'acteur et de comédien où le paraître et l'image sont rois à coups de mensonges et d'impostures. Le tout dans une mise en scène ludique et interactive signée Nathalie Uffner. (St.Bo.)

★★★★ Burning (Je ne mourus pas et pourtant nulle vie ne demeura)

Où Nivelles, Waux-Hall – 067 88 22 77 – www.centrecultureldenenvelles.be Jusqu'au 7 décembre **Et aussi** Au National (Bruxelles) du 3 au 7 décembre
 Le burn out, cette "mécanique crématoire qui finira par transformer l'employé trop zélé en petit tas de cendre fu-

mante", a inspiré à Julien Fournier, acrobate et danseur, une pièce à l'intersection du cirque, du documentaire et de la poésie visuelle. Intégrant des témoignages édifiants, les mots de Laurence Vielle (en voix off), égrènent les conditions et conséquence de cette combustion intérieure. Forme et fond, en adéquation parfaite jusque dans les décalages, forment un tout étourdissant et juste. (M.Ba.)

★★★★ Le Champ de bataille

Où La Louvère, Central – 064.21.51.21 – www.cestcentral.be Jusqu'au 27 au 30 novembre

Tiré du roman éponyme du journaliste Jérôme Colin, *Le champ de bataille* est porté à la scène par Denis Laujol sous la forme d'un seul en scène confié à Thierry Hellin. Le comédien incarne avec fougue et charisme une galerie de personnages gravitant autour d'un quadra père d'un ado dont il ne parvient pas à gérer les assauts. Entre humour et tendresse, cette pièce est un miroir implacable des galères que tout parent d'ado(s) peut/pourra connaître. Et qu'est-ce que c'est bon de déculpabiliser un peu! (St. Bo.)

★★★★ Crâne

Où Huy, Centre culturel – 085.21.12.06 – www.acte2.be

Jusqu'au 27 novembre

Très belle et forte création d'Antoine Laubin qui porte à la scène le récit précis, intérieur, bouleversant, de l'opération que l'écrivain Patrick Declerck a connue le 27 mars 2013. On lui a enlevé une tumeur au cerveau près des zones du langage, avec une méthode étonnante de chirurgie éveillée. (G.Dt)

★★★★ Dimanche

Où Bruxelles, Les Tanneurs – 02.512.17.84 – www.lestanneurs.be Jusqu'au 30 novembre

Visuel, total, tendre et réaliste, une création, sur le climat, à voir... d'urgence, qui multiplie les audaces et décuplé d'inventivité pour une création, de Focus et Chaliwaté, habitée par la magie du cinéma et le charme de l'artisanat. Soufflant comme un ouragan. (L.B.)

★★★★ Edmond

Où Bruxelles, Le Public – 0800.944.44 – www.theatrepublic.be

blic.be Jusqu'au 31 décembre

La pièce à succès du Français Alexis Michalik retraçant la création laborieuse de *Cyrano de Bergerac* par Edmond Rostand est désormais sur les planches du Public, jouée par une brillante brochette de comédiens belges. Sans être un copier-coller de l'original, cette version réinventée conserve toute la marque de fabrique de Michalik: du rythme, du rythme et encore du rythme. Plaisir et émotions garantis pour ce beau moment de théâtre mêlant texte efficace, humour et vers, magnifiques, de *Cyrano*. (St. Bo.)

★★★★ En toute inquiétude

Où Verviers, Centre culturel régional – 087.39.30.30 – www.ccverviers.be Jusqu'au 3 décembre

Pour ce solo, Jean-Luc Piraux rend hommage à son père à travers le personnage de Séraphin, un "Monsieur Tout-le-monde" promu (anti)héros de l'épopée du quotidien. On rit, on se reconnaît, on est touché par la grâce et la verve de ce clown élégant qui ne va pas sans rappeler Dario Fo. (Ph.T.)

★★★★ L'Herbe de l'oubli

Où Bruxelles, Poche – 02.649.17.27 – www.poche.be

Jusqu'au 7 décembre



Entre révolte et onirisme, Tchekhov et Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature, Jean-Michel d'Hoop raconte Tchernobyl comme jamais. Du théâtre documentaire qui interpelle pour un chassé-croisé d'hier et d'aujourd'hui, de comédiens et de marionnettes, de déchets radioactifs, qui disparaîtront dans 100 000 ans, et de légumes bio. (L.B.)

PROCHAINEMENT

THÉÂTRE
LE PUBLIC
25 ANS DE MALIN PLAISIR

ANDROPAUSE
DE ET AVEC BRUNO COPPENS
AVEC LA COLLABORATION DE MYRIAM LEROY

MISE EN SCÈNE
ERIC DE STAERCKE

03.12 >
31.12.19

THÉÂTRE
LE PUBLIC
25 ANS DE MALIN PLAISIR

KROLL EN SCÈNE
DE ET AVEC PIERRE KROLL

MISE EN FORME
BRUNO COPPENS

04.01 >
11.01.20

0800 944 44 theatrepublic.be



LES TOPS DE LA

CINÉMA

Sympathie pour le diable au cœur du chaos

★★★

De Guillaume de Fontenay, avec Niels Schneider, Ella Rumpf, Vincent Rottiers, 100 mn.

Sarajevo, novembre 1992, sept mois après le début du siège, le plus long de l'histoire de la guerre moderne, qui fera 12.000 morts. Le reporter de guerre français Paul Marchand fut un des premiers journalistes sur les lieux. Il a tenté d'alerter la communauté internationale du chaos dont il était témoin. Plongeant dans les entrailles de ce conflit fratricide, convaincu qu'un journaliste se doit d'être à l'endroit exact où on lui interdit d'être, il informe coûte que coûte depuis cette ville meurtrie où il n'y a plus de codes sociaux, où tout se vit dans l'instant, sans lendemain. Mais face à l'opinion publique molle et aux politiques sans réaction, il compose avec son objectivité journalistique, le sentiment d'impuissance, un certain sens du devoir face à l'horreur et décide de prendre parti pour rendre compte de l'absurdité de la situation et faire bouger les choses. Rarement fiction n'a rendu compte de la réalité du reporter de guerre de cette façon. Comment garder toute son objectivité face à l'horreur et la détresse ? Devenir acteur ou rester



spectateur ? Et l'adrénaline de sa vie en jeu ? Inspiré du livre de Paul Marchand, le film questionne la position du journaliste comme il questionne l'utilité de la guerre. Filmé caméra à l'épaule, dans le sillage de Paul, avec une dimension documentaire, le film tente de capturer l'ambiguïté de la guerre, mettant aussi bien en scène l'horreur vécue par les victimes civiles que des élans amoureux ou une virée en discothèque. C'est radical et humain, cru et pudique. Pas question pour le Québécois Guillaume de Fontenay, qui planche sur cette adaptation depuis 2005, d'embellir la guerre ou d'insister sur le sang qui coule. Son souci : être dans de la réalité du reporter. Réussir à exprimer clairement la complexité d'un conflit absurde. Et faire le portrait non pas hagiographique, mais humain et sans complaisance d'un homme charismatique, grande gueule, ambigu, à la fois dandy et tête brûlée, que Niels Schneider personnifie formidablement, adoptant son phrasé saccadé, son énergie, sa sensibilité à vif, le sentiment d'urgence qui l'animait et ses failles. *Sympathie pour le diable* est un cri du cœur qu'il reste vital d'entendre.

FABIENNE BRADFER

DVD

Le roi Lion 100 % numérique



★★★★

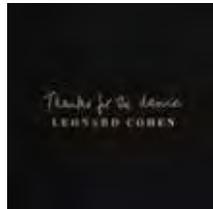
De Jon Favreau, 118 mn.
Disney DVD
Vingt-cinq ans après l'œuvre Disney originale, Jon Favreau donne une nouvelle et fabuleuse dimen-

sion au récit poignant d'un lionceau quittant la Terre des Lions, convaincu d'avoir provoqué la mort de son père. Il en fait une version 100 % numérique faisant preuve d'un réalisme sidérant. Le film suit scène par scène l'original mais dans ce copié-collé, l'émotion et l'humour restent intacts. Grâce au fabuleux procédé numérique utilisé par Favreau, à l'efficacité du scénario qui n'a pas pris une ride et au lyrisme des chansons écrites par Elton John et Tim Rice. C'est magistral et magique. En bonus, un making of captivant.

FABIENNE BRADFER

ROCK ET VARIÉTÉS

Leonard Cohen d'outre-tombe



★★★★

Leonard Cohen :
« Thanks for the Dance »
(Sony).
Au moment de terminer la

production de l'album *You Want It Darker*, Leonard a demandé à son fils Adam de terminer sans lui (s'il lui arrivait quelque chose), les neuf chansons restantes sur lesquelles il avait déposé sa voix. Trois ans après sa mort, voilà que paraît cet album miraculeux entièrement inédit réalisé avec ses musiciens mais aussi Jennifer Warnes, Daniel Lanois, Patrick Watson, Damien Rice, Feist, Dustin O'Halloran et Beck. Tous pour préserver au mieux l'esprit et le son inimitable du maître. Un véritable festin !

THIERRY COLJON

JAZZ

George Enescu Deconstructed



★★★

Édipe Redux
Bozar,
mercredi 27,
21 h
George Enescu est le grand compo-

sitionneur roumain (1881-1955). Bozar lui rend hommage pour Europalia Romania avec l'aide de Lucian Ban et Mat Maneri (photo). Le pianiste et le violoniste ont arrangé l'opéra *Édipe* d'Enescu pour le faire entrer dans le jazz du XXI^e siècle et ont rassemblé un groupe extraordinaire pour le jouer : Louis Sclavis à la clarinette, Ralph Alessi à la trompette, Theo Bleckmann et Jen Shyu aux voix, John Hébert à la contrebasse et Tom Rainey aux percussions. Un concert unique.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

SCÈNES

Un long «Dimanche» de trouvailles



★★★★

Jusqu'au 30/11 aux Tanneurs, Bruxelles. Les 3 et 4/12 à la Maison de la culture de Tournai.

Julie Tenret, Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud prouvent qu'on peut créer un spectacle sur les catastrophes naturelles à venir et propulser un imaginaire plus ébouriffant que les pales d'une éolienne. Entre marionnettes, théâtre d'objet et prouesses physiques, la pièce vous embarque du pôle Nord aux jungles tropicales, sans parole mais avec mille trouvailles visuelles.

CATHERINE MAKEREEL

TOURNAI

«Dimanche», c'est climat

Home > Régions > Wallonie-Picarde > Tournai - 30/11/2019 à 06:00 - Françoise LISON, Françoise LISON - L'Avenir

🕒 Lecture 2 min.

Partager



La Maison de la culture accueille un spectacle tout neuf, à la destinée planétaire.
(Alice Piemme)

Le tourment des dérèglements climatiques a inspiré les compagnies Focus et Chaliwaté. Trois reporters sont sur le terrain.

Leur camping-car bien équipé sillonne la planète, là où la banquise se fend, là où l'échassier perd son itinéraire migrateur. Témoins directs de séismes et d'écorchures, les complices filent le parfait documentaire en trio.

Planétaire équipée

Au grand cri de détresse d'une mère ourse en nuit polaire, succède le ronflement de l'aspirateur dans un appartement familial. Là aussi, un couple et son aïeule subissent les affres d'une tempête, d'une canicule. Le disque vinyle fond, le monte-escalier cavale tout seul, le mobilier plie en plein repas. Ils s'y adaptent, luttent avec une inventivité mécanique contre le destin ravageur. Ces deux points de vue, celui des journalistes animaliers et celui de la maisonnée, tissent un climat bousculé par la furie des éléments. Le décalage s'amplifie, l'absurde s'empare de la gravité sans mot dire.

Très visuel, le spectacle «Dimanche» convoque au festin des objets et véhicules, des marionnettes, la vidéo, des impressions sonores dont l'efficacité créative tatoue les esprits. Même les corps des acteurs deviennent accidents de parcours. La scénographie audacieuse est l'œuvre des compagnies engagées dans une mise en scène pertinente, aux turbulences mesurées. Sans paroles, le propos distille les prémices d'une fin du monde redoutée. Les images, contrastes et situations jouent avec les proportions comme avec l'aptitude des spectateurs à se projeter dans des univers démultipliés, animés avec un talent renouvelé par des artistes dont la tournée est prévue sur les cinq continents.

«Dimanche», mardi 3 et mercredi 4 décembre à 20h, Maison de la culture, 069 253 080





Dans *Dimanche*, des compagnies Focus et Chaliwaté, une famille tente de maintenir son quotidien, malgré les cataclysmes. Un miroir à peine grossissant...

RÉCHAUFFEMENT SUR LES PLANCHES

Comment le théâtre peut-il participer à la prise de conscience de l'actuel écocide de la planète ? Deux nouveaux spectacles, *Sabordage* et *Dimanche*, répondent avec les armes de l'absurde et de l'humour.

PAR ESTELLE SPOTO

Certains sujets s'avèrent si prégnants, si urgents que le théâtre ne peut que s'en emparer. Il y a quelques années, la crise des migrants a déboulé avec force sur les scènes, saisissant les esprits d'une autre façon que les images d'actualité. Aujourd'hui, après un été où les records de températures caniculaires ont à nouveau été battus et où le Giec (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) a rendu un rapport spécial alarmant, à l'heure où Greta Thunberg est devenue une icône mondiale et où on déplore que la déforestation en Amazonie a quasiment doublé sur un an, c'est le réchauffement climatique qui s'impose au cœur du monde du spectacle, à la suite des scientifiques et des rassemblements citoyens.

Le mariage entre l'écologie et le théâtre, s'il est resté relativement discret, n'est pas nouveau. Les dangers de l'énergie nucléaire et plus particulièrement la ca-

tastrophe de Tchernobyl ont donné lieu à plusieurs créations, dès les années 1990 et 2000 (*Tchernobyl Now*, *Pripiat...*). L'accident nucléaire de Fukushima en 2011 et le prix Nobel attribué en 2015 à Svetlana Aleksievitch, auteure de *La Supplication*, récit basé sur la récolte de plusieurs centaines de témoignages sur la catastrophe de 1986, ont réveillé cette veine ces dernières années. Directement inspiré par *La Supplication*, le spectacle documentaire *L'Herbe de l'oubli*, de la Compagnie Point Zéro, élu meilleur spectacle aux derniers Prix de la Critique, continue sa tournée cette saison (*lire page 78*). Deux théâtres bruxellois font aussi leur rentrée sur le thème du

LE SPECTACLE DOCUMENTAIRE L'HERBE DE L'OUBLI CONTINUE SA TOURNÉE CETTE SAISON.

nucléaire : le National avec la nouvelle création de Fabrice Murgia, *La Mémoire des arbres* (voir *Le Vif/L'Express* du 4 septembre), sur la catastrophe d'Oziersk, en 1957 ; et le Théâtre de Poche avec *Les Enfants*, de Lucy Kirkwood, fable postapocalyptique mettant deux scientifiques à la retraite devant un fameux dilemme.

Plus récemment, l'impact de l'activité humaine sur le réchauffement de la planète a infiltré les planches. En 2015, *Les Glaciers grondants*, écrit et mis en scène par David Lescot, abordait le sujet frontalement et était présenté au théâtre des Abbesses pendant toute la durée de la COP21 à Paris. Chez nous, l'année dernière, Anne-Cécile Vandalem imaginait dans *Arctique* un futur proche où quelques personnes tentaient de rejoindre clandestinement le Groenland, nouvel eldorado d'air respirable et de paix.

La possibilité d'une île

Au sein du Collectif Mensuel, basé à Liège et qui a récemment fait un carton avec le *mash-up* musico- →

→ cinématographique-théâtral de films hollywoodiens *Blockbuster*, la décision d'aborder le sujet a été prise il y a un peu plus d'un an. « Au début d'une nouvelle création, on se demande toujours : si c'était le dernier spectacle que l'on devait faire, de quoi voudrait-on parler ? expose Renaud Riga, membre du collectif. Il y a encore quelques années, l'injustice et les inégalités étaient ce qui nous paraissait le plus choquant. Aujourd'hui, il y a pire : la destruction importante de notre milieu de vie, avec potentiellement une destruction de vies humaines, qui touchera a priori d'abord les plus démunis. » Le groupe d'artistes liégeois multiplie alors les lectures et

les visionnements de documentaires, creusant notamment la collapsologie, soit « l'étude de l'effondrement de la civilisation industrielle », popularisée par l'essai de Pablo Servigne et Raphaël Stevens *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Seuil, 2015). « Mais après trois semaines, on était tous réellement déprimés, poursuit Renaud Riga. On s'est dit qu'on ne pouvait pas s'imposer ça, il fallait qu'on trouve une autre voie, qui permette aussi d'avoir un peu d'espoir (1). »

Cette piste, ce sera le cas bien réel d'une petite île dont le destin est la démonstration même des capacités de l'être

humain à transformer un paradis en enfer : Nauru, 21 kilomètres carrés pour près de 14 000 habitants, quelque part à mi-chemin entre l'Australie et Hawaii. Après la découverte de l'île par un navigateur britannique à la toute fin du XVIII^e siècle, les quelques centaines d'autochtones seront colonisés et verront leurs terres creusées pour en tirer le phosphate pur, utilisé comme engrais dans l'agriculture. Aux mains des Anglais, puis des Allemands, puis des Australiens, Nauru acquiert son indépendance en 1968. Les Nauruans voient dès lors leur niveau de vie augmenter, jusqu'à se classer, en 1974, deuxième pays au monde en PIB par habitant (derrière l'Arabie saoudite). Mais la manne à phosphate n'est pas éternelle. Son exploitation cesse définitivement en 2003 avec, pour conséquence, un effondrement de l'économie de l'île. Aujourd'hui, les Nauruans, gagnés par des habitudes alimentaires problématiques et une mauvaise hygiène de vie, présentent un des taux d'obésité parmi les plus importants du monde (90 % de la population est en surpoids) et une espérance de vie qui a chuté à 59 ans pour les hommes (65 pour les femmes). En 2009, le taux de chômage tournait autour de 90 %.

Cette tragédie à l'échelle d'un pays était déjà apparue dans des livres (*J'ai entraîné mon peuple dans cette aventure* de Aymeric Patricot et la BD *Les Vieux Fourneaux* de Lupano et Cauuet). Au dernier Kunstenfestival des arts de Bruxelles, elle était au cœur de *Pleasant Island* (le surnom de Nauru) de Silke Huysmans et Hannes Dereere, une pièce de théâtre documentaire dont la narration était entièrement assurée par smartphones interposés.

Elle n'a donc pas fini de faire parler. « Il nous a semblé que l'exemple de cette île était représentatif de ce qui pourrait nous arriver de pire. Ce n'est pas la faute à pas de chance, ou à un ouragan qui leur serait tombé dessus : c'est la pensée économique qui a amené cette destruction.

EN PRATIQUE

- *L'Herbe de l'oubli* : du 26 novembre au 7 décembre au Théâtre de Poche à Bruxelles, du 9 au 14 janvier à l'Eden à Charleroi, les 15 et 16 janvier à la maison de la culture de Tournai, le 11 mars au centre culturel de Braine-le-Comte.
- *La Mémoire des arbres* : jusqu'au 22 septembre au Théâtre national à Bruxelles, les 22 et 23 janvier au NTGent.
- *Les Enfants* : du 17 septembre au 10 octobre au Théâtre de Poche à Bruxelles.
- *Sabordage* : du 22 septembre au 3 octobre au Théâtre de Liège, du 21 au 24 octobre à l'Eden à Charleroi, du 6 au 8 novembre au théâtre le Manège à Mons, du 17 au 21 mars à l'Atelier Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve, du 31 mars au 3 avril au Théâtre de Namur, les 23 et 24 avril au centre culturel de Verviers.
- *Dimanche* : du 12 au 16 novembre au Théâtre de Namur, du 19 au 30 novembre au théâtre les Tanneurs à Bruxelles, les 3 et 4 décembre à la maison de la culture de Tournai, le 6 décembre à la maison de la culture Famenne-Ardenne à Marche.



L'Herbe de l'oubli : retour à Tchernobyl, plus de 30 ans après.

VERONIQUE VERCHEVAL



Sabordage, du Collectif Mensuel, retrace le destin de l'île de Nauru, où les machines ont extrait le phosphate jusqu'à épuisement des sols.

HADI ZAHER/GETTY IMAGES

En cent ans, ces populations au départ tribales ont totalement accepté les codes occidentaux, en ce compris le consumérisme, jusqu'à détruire leur propre écosystème, avec une possibilité de retour en arrière extrêmement faible. Certains estiment que s'ils n'ont pas les bonnes réponses dans les deux prochaines années, on ne parlera plus de Nauru dans dix ans. Ils ont tenté de mettre des solutions en place, mais elles étaient toujours calquées sur le même mode de pensée, c'est-à-dire : comment récupérer suffisamment d'argent pour maintenir notre train de vie ? Aujourd'hui, certains pensent que leur seul espoir de s'en tirer serait d'importer de nouvelles machines qui permettraient de recréer l'île sur une seconde couche pour récupérer du phosphate. La toute bonne idée... ! Evidemment, on n'a pas de leçon à donner mais l'envie de poser des questions. » Si le tableau est sombre, *Sabordage* ouvre aussi une porte à l'espoir, à travers un épilogue d'anticipation : « On espère qu'il sera possible de mettre en place des sociétés basées sur autre chose que la rentabilité. Si toute l'énergie et toute l'intelligence dépensées au service de la rentabilité visaient un bien-être collectif et pas individuel, la situation pourrait évoluer très vite. Mais tant qu'on sera guidés

par la recherche de profit, on ne pourra aller que dans la même direction que les Nauruans : rendre la vie impossible. »

Jusqu'à l'absurde

Pour les compagnies Focus, spécialisée dans le théâtre d'objet et les marionnettes, et Chaliwaté, explorant la voie de spectacles physiques et gestuels, le thème du réchauffement climatique s'est imposé il y a trois ans, un peu comme une évidence. La première année de travail a été consacrée à l'écriture du texte. Une écriture très cinématographique, sans paroles, qui pense en cadrages et en travellings. Développant une forme courte intitulée *Backup* (récompensée par le Total Theater Award dans la catégorie Théâtre physique/Théâtre visuel au prestigieux Fringe Festival d'Edimbourg en 2018), *Dimanche* entremêle, entre théâtre *live* et séquences vidéos, deux fils narratifs : d'un côté, une équipe

de reporters voyage pour filmer des espèces en voie de disparition ; de l'autre, une famille tente de maintenir – jusqu'à l'absurde – son quotidien malgré les cataclysmes. « C'est inspiré de ce qu'on observe dans nos vies, du décalage entre l'urgence de la situation et le fait qu'on continue tous quasiment comme si de rien n'était », précise Julie Tenret, qui forme avec Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud le trio d'auteurs, metteurs en scène et interprètes de *Dimanche*. Ce qui se passe dans le spectacle se passe déjà dans différentes parties du monde, nous choisissons juste de le concentrer au même endroit, dans une famille. Il y a trois ans, quand on a lancé le projet, cette histoire était une légère anticipation, mais là, on y est ! »

Dimanche n'est pas un spectacle politique frontal ou « pratique », dont l'optique serait par exemple d'expliquer les bons gestes à faire pour sauver la planète. Comme pour le Collectif Mensuel, le spectacle souhaite plus que jamais ouvrir le débat. A suivre sur les planches. ▣

« CE QUI SE PASSE DANS DIMANCHE SE PASSE DÉJÀ DANS DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE. »

(1) Sur le thème de l'effondrement, la compagnie Victor B. a imaginé *Maison Renard*, seul-en-scène nourri de données scientifiques, où Bertrand vante les mérites de la Base autonome durable. En tournée à Louvain-la-Neuve, Huy, Braine-l'Alleud, Tubize, Aiseau-Prezle... www.victorb.be



Fascinant *Death Stranding*

Le nouveau jeu créé par Hideo Kojima nous plonge dans un monde post-apocalyptique aussi angoissant qu'addictif.

Certains vouent à Hideo Kojima un culte lorsque d'autres le détestent. Hideo, créateur infatigable de 52 ans, déchaîne les passions. Kojima est ce génie visionnaire qui a notamment imaginé *Metal Gear Solid*, la plus grande série de jeux d'infiltration avec dans cette seule saga, la création d'un concept, mais aussi d'univers inspirés directement du monde cinématographique. Aujourd'hui "libéré" d'une licence qui ne lui appartient plus, Kojima propose, au sein du catalogue de Sony, un titre fascinant, simple et sans compromis.

Le monde ouvert qui nous est proposé ici est situé dans un décor post-apocalyptique peuplé de spectres à la suite de ce qu'on appellera le "death stranding". Dans cet univers qui n'appartient ni aux morts ni aux vivants, Sam (incarné par Norman Reedus) transporte une mystérieuse capsule contenant le fœtus d'un enfant. Son unique mission: redonner espoir à la civilisation en reconnectant l'humanité à un grand réseau. Sam est un porteur, un de ceux qui ont encore le courage de sortir, alors que la vie de tout un chacun se joue désormais dans les profondeurs terrestres. Certes, il lui arrivera de devoir en découdre avec des fantômes ou des malfrats. Mais pour l'essentiel, Sam marche, plus attentif au pas de côté et à la chute dans le vide qu'à l'ennemi.

Sans aucun repère dans un monde hostile, Sam prépare aussi minutieusement son trajet que l'équilibre de son paquetage. *Death Stranding* est alors une invitation à la contemplation dont on ressort marqué à jamais ou circonspect, possiblement. En ne faisant aucun compromis sur son univers et son propos, Kojima choisit délibérément son public. Au travers d'un monde ouvert quasi infini, aride et pourtant foisonnant, *Death Stranding* est une œuvre qu'il nous faudra affronter, canaliser et dont il faudra accepter l'empreinte indélébile. Une réussite totale. - G.C.



★★★★

Death Stranding
PS4

Sony Interactive
Entertainment



Dimanche

Dimanche, c'est relâche, le jour où on ne fait rien. À voir, d'un côté, l'état catastrophique de la planète et de l'autre, notre refus à changer en profondeur notre mode de vie, c'est un peu tous les jours dimanche! Sans être moraliste ni culpabilisant, le spectacle conçu par les compagnies Focus et Chaliwaté traite des bouleversements climatiques que connaît notre Terre avec humour et sans un mot. Ici, pour créer la canicule, un ouragan ou l'inondation qui nous attendent si on ne fait pas gaffe, le théâtre est d'objets, de marionnettes, d'images et d'illusions. C'est intelligent, drôle, ça secoue nos consciences autant que cela réveille notre petit cœur d'enfant. Bref, c'est formidable et à voir de toute urgence. Car il faut le rappeler: il y a urgence à sauver ce qui peut encore l'être. - E.R.

★★★★ Jusqu'au 30/11, Les Tanneurs, Bruxelles. www.lesanneurs.be

Les 3 et 4/12, Tournai. Le 6/12, Marche-en-Famenne.



À la vie, à la mort

Société qui va droit dans le mur, surpopulation, crise économique, vieillissement de la population, responsabilité des aînés... Comment rééquilibrer les inégalités et préparer un avenir radieux pour les générations futures? Bernard Cogniaux et Pierre-André Ilin s'inscrivent dans la grande tradition des récits dystopiques (genre *Soleil vert*) en imaginant un fonds d'investissement pour primo-entrepreneurs financé par le patrimoine des gens qui décident de se suicider en bonne santé pour faire place aux jeunes! D'ordinaire, les auteurs qui représentent une humanité se débarrassant de ses vieux devenus encombrants enrobent leur histoire de cynisme et de noirceur. *À la vie, à la mort* n'évacue pas le cynisme. Mais le teinte d'un humour véhiculé par les excellents Pietro Pizzuti et Alexandre von Sivers. - E.R.

★★ Jusqu'au 31/12. Théâtre Le Public, Bruxelles. www.theatrepublic.be

Dimanche De l'imagination en (bio)masse!

MIS EN LIGNE LE 13/11/2019 À 12:40

✂ PAR **CATHERINE MAKEREEL** (/3773/DPI-AUTHORS/CATHERINE-MAKEREEL)



On est plus chaud, plus chaud que le climax ! Et ce climax, c'est Dimanche, une merveille de théâtre d'objet et de marionnette pour illustrer notre inertie face au dérèglement climatique.

Jusqu'au 16 novembre 2019 au Théâtre de Namur

(<https://www.theatredenamur.be/dimanche/>). Du 19 au 30 novembre aux

Tanneurs (<https://www.lestanneurs.be/saison/spectacle/dimanche>).

(Bruxelles). Les 3 et 4 décembre à la Maison de la culture de Tournai

(<https://www.maisonculturetournai.com/fr/details/index.aspx?id=3135&CAT=46>).

Le 6 décembre à la Maison de la culture Famenne-

Ardenne (<https://maisondelaculture.marche.be/saison/dimanche/>).

(Marche-en-Famenne).



Virginie Meigné

La scène n'est pas à un paradoxe près. Avec *Dimanche*, Julie Tenret, Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud prouvent qu'on peut carburer au dérèglement climatique tout en prospérant à l'énergie renouvelable. Les compagnies Chaliwaté et Focus ont beau créer un spectacle sur les catastrophes naturelles à venir, leur théâtre propulse un imaginaire plus ébouriffant que les pales d'une éolienne.

LIRE AUSSI

Notre rencontre d'avant-crédation

(<https://plus.lesoir.be/259165/article/2019-11-08/cest-pas-tous-les-jours-dimanche>)

Nous avons déjà eu un aperçu de leur artisanat solaire dans *Backup*, petite forme qui avait raflé des prix au Fringe d'Edimbourg, leur ouvrant les portes de festivals dans le monde entier.

Cette fois, le trio prolonge sa biomasse artistique dans une forme plus longue qui commence dans le grand Nord, sur les talons d'une équipe de reporters animaliers en quête d'espèces en voie d'extinction. Des petits sapins en plastique, une fourgonnette miniature, un coude en forme de montagne de neige, des loupiotes pour suggérer un chalet de bois, des essuie-glaces qu'on secoue en rythme : ce sont les objets et les corps qui composent le décor de cette fragile banquise où nos documentaristes filment ce qu'il reste de nature. C'est finalement la nature qui aura raison d'eux, avant qu'une famille d'ours polaires ne fasse aussi les frais de la fonte des glaces.

Avec une inventivité qui s'affole plus vite que le mercure dans les incendies en forêt amazonienne, l'équipe nous embarque au cœur du Pôle Nord (et plus tard dans des jungles tropicales ou sur des

mers exotiques) sans grand décor spectaculaire mais grâce à mille astuces sonores ou visuelles. Un craquement déchirant pour évoquer des icebergs qui se détachent. Des images vidéo (plus vraies que nature alors que tout a été filmé avec des maquettes en studio) convoquent tornades et tsunamis. Des marionnettes à taille réelle et manipulées avec brio suggèrent une faune en péril. Impossible de trop en dire de ces expéditions foireuses au risque de vous gâcher le plaisir, mais disons que vous serez sauvagement éblouis par des phares dans la savane, que vous grimpez sur une échelle suspendue à un hélicoptère ou que vous vous promènerez dans une maison engloutie par les eaux et colonisée par d'étranges méduses.

Le plus fort, dans ce voyage dominical, c'est sa manière d'explorer une thématique anxiogène – l'urgence climatique – sans aucun pathos alarmiste. *Dimanche* réussit à tisser une sorte de cauchemar de fin du monde mais avec une acuité et une ironie constantes, pour souligner les stratégies de l'être humain afin de préserver son confort quotidien jusqu'à l'absurde. Il faut voir cette famille occupée à poursuivre ses activités dominicales alors que tout s'effondre autour d'eux, que les meubles fondent (littéralement) sous la canicule et que les bourrasques emportent la table et la dinde du dîner.

Chaque seconde se gorge de trouvailles plus sûrement que notre atmosphère se charge de gaz à effet de serre, à l'image des courbes de ce corps nu pour dessiner une dune de sable. Non, décidément, ces créateurs-là sont tout sauf des artistes du...
Dimanche !

+ Critique scènes: Comme un ouragan

14/11/19 à 10:12 Mise à jour à 10:12

Estelle Spoto ([//focus.levif.be/culture/auteurs/estelle-sposito-1647.html](https://focus.levif.be/culture/auteurs/estelle-sposito-1647.html)) Journaliste

Les compagnies Focus et Chaliwaté s'allient pour livrer une fable sur la fin de notre monde. Créé au Théâtre de Namur avant de partir en tournée, *Dimanche* entremêle sans paroles les aventures d'une équipe de tournage aux quatre coins d'un monde en perdition et le quotidien d'une famille qui s'écroule. Du grand art.



© Virginie Meigné

C'est merveilleux! Sandrine Heyraud et Sicaire Durieux, de la compagnie Chaliwaté (*Jetlag, Joséphina*) et Julie Tenret, de la compagnie Focus, ont un fameux savoir-faire pour susciter l'extraordinaire sur un plateau de théâtre. Manipulation d'objets et marionnettes, miniaturisations et illusions: tout est bon pour raconter la double histoire de *Dimanche*. D'un côté, un cameraman, une preneuse de son et une journaliste, fans de Simon et Garfunkel, parcourent le monde dans une camionnette pour filmer toujours plus loin, toujours plus haut, à leurs risques et périls. De l'autre, un couple et une grand-mère tentent tant bien que mal de garder un certain confort dans une maison qui fond sous la chaleur. Le lien entre les deux s'établit grâce à la télévision diffusant les infos et par le vol d'un flamand rose qui finira rôti.

Il faut le voir pour le croire: le trio, secondé par une solide équipe technique, donne vie à une maman ours polaire et son petit, plus vrais que nature, simule une tornade et inonde une maison de manière artisanale, avec des trucs et ficelles empruntés à la magie et aux débuts du 7e art, celui sans CGI. L'écriture de *Dimanche* est d'ailleurs très cinématographique, avec ses changements d'échelles, ses basculements d'axe, ses passages de l'intérieur à l'extérieur et ses travellings.

C'est merveilleux, mais c'est aussi terrible, voire terrifiant. Car ce qui se dessine devant nous est le récit d'une catastrophe annoncée, la concentration de dérèglements climatiques avérés, notre avenir si nous ne réagissons pas tout de suite. Comment ne pas se reconnaître dans ce couple essayant de déguster les croissants et le café du petit-déjeuner comme si de rien n'était alors que tout autour d'eux se dégingue, s'affaisse, s'effondre? *Dimanche* tend au public un miroir à peine grossissant de notre aveuglement et passe à la loupe l'absurdité de nos comportements. *Dimanche* est une invitation au changement. Et le temps presse, comme le souligne le tic-tac de l'horloge, qui continue de marquer les secondes même après le déluge. Alors on change?

Dimanche: jusqu'au 16 novembre au Théâtre de Namur, du 19 au 30 novembre au Théâtre les Tanneurs à Bruxelles, les 3 et 4 décembre à la Maison de la Culture de Tournai, le 6 décembre à la Maison de la Culture Famenne-Ardenne à Marche, les 24 et 25 janvier aux Rotondes à Luxembourg.

Dimanche, un jour de repos en famille. Vraiment ? Courez au théâtre !



Dimanche, un jour de repos en famille. Vraiment ? Courez au théâtre ! - © VIRGINIE-MEIGNE

Africa Gordillo

le jeudi 14 novembre 2019 à 14h00



132

Oyez, oyez. Crions à l'urgence climatique et aux contradictions des locataires de la Terre. Notre Terre. Nos contradictions. Un cri particulier : il s'exprime sans paroles. Comme le [cri de Munch](#) à ceci près que l'angoisse existentielle s'exprime au théâtre et comporte des scènes d'une drôlerie...sans nom. Voilà le thème de Dimanche. Le fruit d'une collaboration inédite entre Julie Tenret (compagnie [Focus](#)), Sicaire Durieux & Sandrine Heyraud (compagnie [Chaliwaté](#)) où les marionnettes rencontrent le mime et le théâtre objet. Ces trois-là ont visiblement beaucoup à partager et leur projet est un cadeau pour les yeux.

Newsletter La Première

Recevez chaque vendredi matin un condensé d'info, de culture et d'impertinence.

OK

C'est l'histoire d'une famille qui s'apprête à passer un dimanche à la maison. Dehors, les éléments se déchaînent. Le froid. La chaleur. La pluie. Le vent. Et à chaque fois, on peut y accoler l'adverbe "trop". Trop froid, trop chaud, trop venteux, trop pluvieux. Vous avez dit réchauffement du climat ? Et bien oui, ils le savent tous sur scène. Mais ils se débattent jusqu'à

l'absurde pour continuer à vivre leur vie. Et c'est décalage-là que Dimanche nous donne à voir.

Le sujet est d'une actualité brûlante mais il ne suffirait pas à faire un bon spectacle. Et Dimanche en est un. Le rythme est soutenu ; les scènes se succèdent dans leur drôlerie et leur inventivité ; les acteurs mettent la gomme avec brio. J'aimerais en dire beaucoup plus mais ce serait priver la pièce de ses effets de surprise. Et il y en a un paquet.



*Dimanche, un jour de repos en famille.
Vraiment ? Courez au théâtre ! - ©
VIRGINIE-MEIGNE*

Dans cet univers poétique et en mode crescendo, mention spéciale pour une ourse et son ourson, une grand-mère, la Callas, la scène de grand vent ou celle qui se passe ailleurs que SUR terre..Vous avez dit suspens ? Tout s'enchaîne sans que l'attention baisse. Là on est happé par le jeu des acteurs, là par une marionnette plus vraie que nature, là par le rire, là par la tendresse, là par la poésie...parce qu'on les aime ces humains qui se débattent. C'est cela aussi qui est attachant dans

Dimanche, le jugement est absent. Et l'humain central.

Dans cette pièce déjà bien animée se greffe une équipe de reporters animaliers en pleine préparation d'un documentaire sur la vie des dernières espèces vivantes. Eux-aussi se débattent. Quel autre choix ont-ils d'ailleurs ? En écho, sur grand écran, des passages de leur documentaire. Dans ces moments-là, l'image est magnifiée par la bande son.



*Dimanche, un jour de repos en famille.
Vraiment ? Courez au théâtre ! - ©
VIRGINIE-MEIGNE*

Pour le trio de créateurs, " la pièce se rapproche davantage d'une écriture cinématographique, avec des gros plans, des travellings, des plans larges, des zooms et bien d'autres transpositions d'espaces. Keaton & Chaplin ne sont pas loin ".

Le spectacle est le résultat d'un long travail de préparation où les deux compagnies ont mélangé leur savoir-faire. C'est aussi un point de vue sur le monde, sur ce réchauffement de plus en plus visible confirmé par les scientifiques, niés par

certains. Dimanche va tourner en Belgique (Théâtre Royal de Namur, les Tanneurs à Bruxelles, la Maison de la Culture de Tournai) et partira ensuite pour un tour du monde au Royaume-Uni, Etats-Unis, Nouvelle-Zélande, Australie, Canada, Hong Kong. Un rayonnement anglo-saxon liée à la présentation et au succès de la "version courte" du spectacle, *Back Up*, au festival Fringe d'Edimbourg en mars 2018.

Dimanche, de et par Julie Tenret, Sicaire Durieux & Sandrine Heyraud
(compagnies Focus et Chaliwaté)

Une création du [Théâtre de Namur](#) (jusqu'au 16 novembre)

Au [Théâtre des Tanneurs](#) à Bruxelles du 19 au 30 novembre

A la [Maison de la Culture de Tournai](#) les 3 & 4 décembre.



À LA UNE VARIA

« Dimanche » : Statu quo et crise environnementale

« Dimanche », une pièce de théâtre des compagnies Focus et Chaliwaté (2019)

Dimanche prolonge une aventure théâtrale commencée avec la forme courte *Backup*, née de la rencontre entre Julie Tenret (compagnie *Focus*), Sicaire Durieux et Sandrine Heyraud (compagnie *Chaliwaté*). La forme longue alterne les scènes présentant une équipe de télévision tournant un documentaire sur les animaux en voie de disparition et une famille qui s'accommode aux transformations engendrées par le réchauffement climatique. Aux premiers – cameraman, perchiste et présentatrice d'une émission – surviennent les péripéties dramatiques de la première ligne, à l'avant-poste des bouleversements auxquels font face les animaux en péril ; aux seconds – mari, femme et mère – reviennent les tentatives de maintenir ce monde loin, très loin, avec portes et fenêtres, musique d'opéra, dîner aux chandelles, tout ce qui transforme le monde en agrément, ou sera fait agrément afin de domestiquer la rugosité du monde. Les premiers réagissent en fonction des exigences de la situation, les seconds maintiennent vaille que vaille et comme si de rien n'était le statu quo. C'est la première réussite de *Dimanche*, montrer une certaine démobilitation non pas tant comme une volonté de nuisance, de la bêtise ou une forme d'égoïsme, mais plutôt comme le produit de la main industrielle qui en fait beaucoup pour maintenir le statu quo de la domesticité : que rien ne change quand bien même tout change constamment, que mon environnement le plus immédiat et à courte vue me demeure le moins contraignant possible, que la perpétuation de mon mode d'existence demeure. D'un héroïsme à l'autre, de celui de l'équipe de terrain à celui de l'équipe domestique, la mise en scène ne manque d'amuser : les premiers prennent des poses qui en imposent lors des lancements génériques de leurs reportages ; les seconds font preuve de la plus grande résistance pour ne pas céder lorsque les éléments mêmes capitulent sous l'effet d'une chaleur excessive. Mais, en plus de sa très grande réussite comique, *Dimanche* se fait également charge critique en exprimant les puissances de deux instruments ambivalents par lesquels l'homme met en forme, sous toutes ses formes (informe, transforme, déforme, terraforme), ce qui l'environne : la main, l'image.

Images anesthésiées, images hallucinées



Par le montage des images tournées par l'équipe de première ligne et de la petite famille qui les recevra dans son logis, *Dimanche* commence par poser la vieille question des forces inchoatives de l'image : en quoi une image induirait chez celui qui la regarde la moindre mobilisation ? À considérer la petite famille comme la métaphorisation d'un certain habitus grevant les sociétés les plus riches, à savoir une oscillation entre la politique de l'autruche et la volonté de préserver la paix dans les chaumières, il faut convenir que les images ne font pas grand chose : elles tapissent nos écrans de toutes sortes, glissent à peine sur notre rétine, sont muettes et ne s'adressent plus vraiment à personne. Un

homme en caleçon, car il fait très chaud, passe l'aspirateur. En fond, sonore ou d'écran, le récit funeste d'un cameraman décédé lors du tournage d'un documentaire animalier. Dans le récit diffusé à l'écran s'annoncent assurément les signes des catastrophes en cours et à venir : fonte accélérée des glaces, disparition des espèces, disparition d'un homme qui ce soir pourrait aussi bien représenté l'espèce humaine dans son intégralité. L'homme en caleçon n'en a cure, il n'a pas jeté un seul regard vers ce que contenait ce poste – ces images de la catastrophe qui s'annonce. Il en coupe l'accompagnement sonore et, quelques instants plus tard sa femme viendra achever ce qu'auraient pu les images en éteignant le téléviseur. Entre-temps un dessin animé se sera substitué au récit de la catastrophe : ce qui pourrait faire effet de réel a bien été intégralement digéré, consommé, au pays imaginaire dans lequel rien n'arrive, *rien ne doit arriver*, en réalité.

Loin s'en faut toutefois de déduire de cette scène une thèse générale sur la réception « des » images, ni non plus, si l'on veut être moins grossier, d'une thèse locale sur la réception des images saisies dans le contexte – qui tient plus souvent de l'absence de contexte – d'un flux dont le modèle serait aussi bien le zapping que le journal télévisé. *Dimanche*, qui porte bien le nom de ce jour supposément tranquille, reposé et chôme, part plutôt de ce postulat : le statu quo des automatismes et la domesticité l'emportent de beaucoup sur la sidération et l'effraction. Par la médiation du dispositif visuel imaginé par les deux compagnies, c'est ce postulat qui sera malmené, non moins que le spectateur qui aura peut-être reconnu dans l'homme en slip ce que lui font parfois les images de la télévision : pas grand effet donc. Un postulat malmené car le spectateur a d'abord vu la disparition du cameraman qui était, alors, sur la scène. Il a vu à l'écran ce que filmaient les protagonistes sur scène, avant de voir dans le téléviseur le compte-rendu d'un événement d'abord survenu à la scène. À faire mentalement le chemin dans l'autre sens, de l'image télévisée à l'image enregistrée, de l'image enregistrée à la scène jouée sous ses yeux, le régime de représentation inopérant postulé initialement est mis en crise. Les images dans le poste de télévision font court-circuit avec la scène dont le spectateur vient d'expérimenter la quasi-réalité, cette quasi-réalité mêlant matérialité physique des corps et jeu « pour de faux » des acteurs. La vie hors-sol d'une famille calfeutrée dans sa domesticité est assaillie par la première ligne d'une crise environnementale mondiale ; de même que l'événement théâtral dramatise les images moribondes du reportage. Ce qui vient d'avoir lieu dramatise ce qui a toujours-déjà eu lieu, et il se pourrait bien que les images de ce qui a toujours-déjà eu lieu soient encore ce qui nous attend.

Dimanche jouera, à maintes reprises, avec la matérialité de la présence physique des acteurs et leur mise en image. À cette première scène s'en ajouteront de nombreuses autres qui n'abandonneront jamais le dispositif articulant événements vécus, caméra sur scène et écran augmentant la scène de la réalité filmée par la caméra. Retenons-en deux, particulièrement significatives en ce qu'elles accentuent la crise initiée par le dispositif. La première rend littéral l'aveuglement. Les phares de ce qui est supposé être une voiture sont tournés vers le public, qui n'y voit plus rien. L'œil du spectateur, encore marqué par la rémanence de cette lumière aveuglante, observe sur la scène la dernière jeune femme qui ait survécu à l'hécatombe emportant l'équipe de tournage. Celle-ci revêt un équipement de plongée et s'apprête à documenter les fonds marins. Alors qu'elle pose la caméra devant ce que le spectateur comprend être l'océan via l'écran diffusant les images saisies par l'appareil technique, une

vague gigantesque s'empare de l'image avant de plonger la scène dans la pénombre en un vacarme assourdissant. Voilà des images de la catastrophe qui recommencent à agir le spectateur, peut-être un peu, après l'aveuglement initial provoqué par les phares de voiture qui, d'abord, a pu le stigmatiser en tant qu'il refuse de voir pour continuer à vivre *chaque jour comme un dimanche*, ensuite pourrait l'empêcher, justement, d'être le spectateur d'une vie en mode automatique : ne plus être le spectateur jouissant à son aise de la scène, mais se laisser littéralement submerger. Par ce renversement ultime, ce n'est plus le spectateur qui commande ce qu'il en sera des images, ce sont les images qui se font réalité pour lui. Les images le saisissent plus qu'il ne les regarde – images hallucinées.

Mains démiurgiques, mains poétiques

Ensuite, la main, en repartant de la scène initiale. D'abord celle de l'ours, une patte donc, qui serait lancée au secours du cameraman de l'équipe de tournage qui vient de tomber dans l'eau gelée après qu'une plaque de glace se soit brisée. Derrière la patte de l'ours, il y a la main de l'homme. Sur scène, une marionnette d'ours à taille réelle est animée par deux acteurs. C'est une chose que l'on a toujours remarquée avec les marionnettes : l'animateur a beau faire, jusqu'à tenter de se cacher dans le noir d'un costume de circonstance, on ne peut pas s'empêcher de jeter un œil à ses gesticulations. Aussi doué soit-il pour rendre avec finesse les mouvements du représenté visé par la marionnette, l'animateur reste présent comme le démiurge imprimant partout sa marque. Et pour sûr, les



animateurs, Julie Tenret au plus haut chef, mettent une technique habile au service des observations les plus fines. L'ours agite la tête pour s'ébrouer avec un naturel déconcertant, le petit d'ours joue dans le poil généreux de sa mère, et la bande son se synchronise à merveille sur les plus petites expressions des deux animaux. C'est parfait, mais voilà, on ne cesse pas moins d'admirer le génie de l'animateur que l'on se laisse emporter par le naturel de la marionnette. Il n'y a toutefois pas lieu d'y lire le moindre défaut, la présence du marionnettiste étant amenée à jouer un rôle déterminant dans *Dimanche*. L'une des métaphores les plus connues de la marionnette, celle de la main invisible qui tire les ficelles comme elle détient le pouvoir en pleine obscurité, y trouve en effet une expression nouvelle : il n'y a rien sur cette terre qui ne soit formé (dans les tous les sens évoqués en introduction) par la main de l'homme.

De nombreuses marionnettes reviendront au cours de la représentation : ours, vieille dame, oiseaux, poissons. L'évolution est repassée à l'envers, comme une remontée dans le temps d'où, on n'en sort pas, la main de l'homme ne s'exclut plus jamais. L'image la plus significative surviendra de la toute fin où, perception hallucinatoire oblige, le spectateur croit contempler la danse toute poétique, parce que représentée, d'une méduse, alors qu'il s'agit d'un ventilateur emporté lors d'un raz-de-marée géant. Les traces laissées par l'homme partout, toujours. Mais si la perception se fait hallucinatoire, c'est parce que le spectateur ne voit plus que des objets en suspension. Ceux-ci semblent véritablement flotter sous ses yeux, dans une danse spirite dont la poésie ne cesse de bouleverser. La grande beauté de cette scène tient précisément à ce que les corps des animateurs, démiurges humains par trop présents, se sont dorénavant exclus du tableau. Tristesse matinée de sentiments contradictoires, d'abord, car la scène pourrait illustrer la disparition finale de ce parasite humain qui a trop bien réussi (à se défendre d'un milieu par définition hostile, un milieu à soumettre et domestiquer), jusqu'à provoquer sa perte – un homme mort flotte au milieu des vestiges de la domesticité (le réveil matin, évidemment) et des poissons. Mais elle devient véritablement chant d'espoir et poésie lorsqu'une main, puis deux, puis une dizaine se mettent à nager avant d'entrer dans un ballet aquatique. Le spectateur ne voit toujours pas les corps qui soutiennent ces mains, ces mains qui jusqu'alors s'engouffraient jusque dans les entrailles de ce qui n'était plus alors que la marionnette de l'homme : vieille personne dont on s'occupe peu, animal dont on rend la vie impossible. La main industrielle cède le pas à la main poétique, que les compagnies Focus et Chaliwaté veulent solidaires. De la patte de l'ours qui demeurerait indéterminée, oscillant entre la pêche du chasseur et la main tendue de l'entraide, à ces

mains du ballet aquatique, les acteurs de la scène se prennent encore à rêver.

Le 7ème jour

Dimanche, comme un jour de repos. *Dimanche*, ce fameux septième jour où *Il* se reposa. Il y avait certainement quelque chose de démiurgique dans cette œuvre, à commencer par ces mains qui animent habilement des marionnettes plus vraies que nature, ou ces corps qui se font montagnes, collines, routes. Sauf que les démiurges, en fin de compte, ne se reposent jamais, en font probablement trop pour maintenir le statu quo : ils ne cessent de faire et refaire le monde à leur image. À ce titre, *Dimanche* c'est d'abord la reconnaissance intégrale d'un monde fait à l'image et par la main de l'homme. Mais ensuite, *Dimanche*, c'est aussi la convergence de l'image et de la main vers la perception hallucinatoire : l'image qui nous agit comme hallucination, la main qui cesse d'être industrielle comme poésie. Par la rencontre de l'image hallucinée et de la main poétique, le 7ème jour devient avec *Dimanche* celui d'une transformation, après que nous ayons été saisi par tout cela qui ne peut plus être « vu bon »⁽¹⁾. On le voit, aussi belle soit la représentation,⁽²⁾ les questions posées par *Dimanche* restent adressées aux modes d'existences, au mieux pour en briser le statu quo.

Génial théâtre visuel avec DIMANCHE aux Tanneurs, BXL

23/11/2019

SisterArt showtime@Théâtre des Tanneurs à Bruxelles pour voir DIMANCHE de la **compagnie FOCUS & CHALIWATE**. Difficile de trouver les mots justes pour ce spectacle à la fois poétique, magique, virtuose, hilarant et signifiant ! Génial ! Génial ! et encore Génial !

C'est glacial ! C'est brûlant ! Ca décape !

Quand les dérèglements climatiques entrent dans nos vies quotidiennes... L'humanité s'adapte et s'invente des parades jusqu'à l'absurde. Trois tableaux se succèdent à travers deux bribes de vie : des reporters animaliers et une famille, un dimanche.

Au bout du compte, sommes-nous perdus ?





"Waouw, c'est génial!"

Exclamations recueillies par SisterArt durant le spectacle du 22/11/2019: voisine de droite rangée 5 et hommes, rangées 6 à 9.

SisterArt ne cache pas son admiration et son penchant pour les performances de ce genre, entre danse et théâtre, illusionnisme et acrobaties, sans parole.

Quand l'art vivant devient un Art total, qui se tient par le sens et les émotions, c'est juste parfait ! Et ce, de la scénographie aux talents des performers.

Parce qu'elle touche à l'universalité des comportements et des situations, la compagnie joue DIMANCHE en Australie, Canada, UK, USA... et reviens à Bruxelles la saison prochaine ! A voir !

Alexandre Caputo, le nouveau directeur des Tanneurs depuis avril 2018, fait des flammes ! Oui, vraiment ! Cette excellente saison théâtrale 2019-2020 commence bien, on n'arrête pas de s'y rendre !

Faites le plein d'émotions avec DIMANCHE au théâtre des Tanneurs, réservez vite - jusqu'au 30 novembre 2019 - ou patientez pour la prochaine saison ! ;o)

Suivi d'une Miniature de la Cie Mossoux-Bonté : VICE VERSA... à suivre !



Dimanche Le rêve d'un lendemain



Les compagnies Focus et Chaliwaté s'associent pour nous proposer une pièce forte, à la fois drôle et tendre, mais aussi percutante dans son portrait des bouleversements climatiques.

Pendant qu'un groupe de reporters animaliers explore le grand froid sur une banquise qui se craquèle, une famille, bien au chaud chez elle, suffoque sous les premiers effets des troubles climatiques. En alternant tour à tour les deux intrigues, la pièce trouve son rythme et nous entraîne avec elle, sans jugement, dans une seule et même réalité, où l'absurde devient la réponse aux prémices d'un cataclysme qui nous dépasse. Bien que les deux récits ne se touchent pas directement, les changements climatiques les impactent tous les deux et permettent de nombreux parallèles.



La narration mélange théâtre gestuel, manipulation d'objets et marionnettes, le tout débouchant sur une esthétique à la fois onirique et réaliste. Les scènes varient les tonalités ; les instants poétiques flirtent avec divers moments comiques et certains passages, plus inquiétants, insufflent à l'ensemble une ambiance pessimiste. L'épisode où un ours et son ourson sont séparés suite au morcellement de l'iceberg sur lequel ils se trouvent fait partie de ces occasions mêlant attendrissement, humour et tristesse.

Les décors, tout comme les récits proposés, sont doubles. Alors que le fond de la scène s'ouvre pour nous laisser voir une maison où un couple et une grand-mère s'accrochent à leurs habitudes, le devant de la scène nous propose pour sa part un espace minimaliste où les reporters, par leur gestuelle, parviennent à nous faire voir l'univers dans lequel ils évoluent. Les deux intrigues évoluent ainsi l'une après l'autre, les deux espaces scéniques se relayant à tour de rôle. Un écran, projeté sur les rideaux occultant le décor du fond, montre aussi parfois les images que les reporters filment à l'aide de leur caméra : une région arctique, une plage de sable, ou encore une envolée en hélicoptère.



©Alice Piemme

Sans un mot, *Dimanche* parvient à dire beaucoup. La pièce nous touche et se fait le miroir du décalage de notre société face aux dérèglements climatiques. Malgré quelques longueurs, on a affaire à une création utile et qui nous rappelle, comme cette horloge qui fait tic-tac vers la toute fin, qu'il est temps d'agir.

A video player interface for a teaser of the play 'Dimanche'. The video shows three people in winter gear in an arctic setting. The person on the left is a woman with glasses and a headset, the person in the middle is a woman with sunglasses, and the person on the right is a man with a camera and a headset. The video player includes a play button, a progress bar at 00:36, and logos for Be tv, LE SOIR, and moustique. The text on the screen reads: 'Dimanche - Teaser de THEATRE DE NAMUR', 'N', 'DIMANCHE', 'De et par Julie Tenret, Sicaire Durieux, Sandrine Heyraud', '12 AU 16 NOVEMBRE', 'THEATREDENAMUR.BE'. There are also social media icons for heart, clock, and share.



demandez le programme

Dessine-moi un iceberg

Dimanche | Théâtre Les Tanneurs



Jeudi 28 novembre 2019, par [Laure Primerano](#)

Et si le théâtre d'objet et le mime se mettaient au service du climat ? Finie la barrière de la langue, avec « Dimanche », les compagnies Focus et Chaliwaté présentent un spectacle qui pose la question climatique sur le devant de la scène.

25 Novembre 2019.

La nuit tombe sur les alentours du théâtre tandis que, bien au chaud dans la grande salle, la minuscule camionnette qui parcourt les paysages vallonnés de Dimanche mène ses spectateurs à travers l'obscurité. Au terme de ce voyage, des cataclysmes de plus en plus violents attendent les passagers. Alors que les éléments s'acharnent sur les protagonistes de Dimanche, allant de l'équipe de télé ambitieuse à la famille tranquille, ceux-ci s'efforcent de sauver les apparences d'une vie qu'ils veulent, par-dessus tout, « normale ». Face aux catastrophes, il ne semble y avoir pour toute réponse, dans cet univers pas si lointain, que la résignation et une volonté aussi forte qu'inconsciente de monter le son et d'enfouir la tête bien au fond de l'océan.

En cette fin 2019 marquée par les mouvements internationaux de grève pour le climat, le choix de faire de Dimanche un spectacle sans paroles souligne l'universalité d'un message déjà poignant. Spectacle d'une beauté scénique rare, Dimanche crée, par des effets lumineux et sonores parfaitement maîtrisés, un univers plein de poésie mélancolique que peuplent acteurs et marionnettes. À travers ses ambiances feutrées à la sécurité fragile, le spectacle tend un fil qui touche au cœur et fait entrer en résonance presque immédiate le spectateur et la scène.

Sous ses faux airs d'absurde et de comédie, Dimanche révèle, en les amplifiant, la gravité de situations banales. Les tableaux s'enchaînent comme autant de pièces de puzzle et se mettent lentement en place pour mieux révéler la complexité d'un monde secoué par des changements dont les habitants ne veulent concevoir la cause, pourtant si claire aux yeux des spectateurs. Évitant avec adresse le cliché moralisateur, le spectacle fait cependant passer un message clair et sans concession où transparaît l'urgence qui sous-tend toute la création artistique.

Avec Dimanche, la poésie tire la sonnette d'alarme. Un spectacle dont la beauté sait captiver les cœurs et murmurer à nos oreilles des mots qui réveillent l'esprit.

www.demandezleprogramme.be

"Dimanche". Un quotidien paisible guetté par les menaces climatiques. Un théâtre visuel, virtuose et poétique ****



Dimanche, aux Tanneurs Virginie Meigné

Imaginez un dimanche relax dans une famille petite bourgeoise dégustant son café-croissants. Un couple et une grand-mère attendrissante, sous la forme d'une délicieuse marionnette. Autour d'eux, le monde court à la catastrophe. Les trois mêmes acteurs/trices se muent en un trio de reporters parcourant un univers guetté par la fonte des pôles, les inondations angoissantes et les tempêtes catastrophiques.

L'art des compagnies Chaliwaté et Focus est de rendre sensibles ces réalités sans tomber dans le prêchi-prêcha. Un génial bricolage (apparent) qui tient du conte de fées et du rêve éveillé, hanté par des trouilles magistrales.

La [compagnie Chaliwaté](#) (Sandrine Heyraud et Sicaire Durieux) nous avait déjà charmés avec *Josephina* et *Jetlag* mais son talent est sorti renforcé par son union avec la [compagnie Focus de Julie Tenret](#). Les trois ami(e)s conçoivent et jouent leurs spectacles, passant parfois le relais à d'autres, triés sur le volet.

Leur première collaboration, le délicieux *Backup*, programmé au Festival XS, alors dirigé par Alexandre Caputo au National, a parcouru le monde. La célébrité vint du Festival d'Edimbourg et de son célèbre "Fringe", le grand marché mondial des nouveautés scéniques, plus mondialisé qu'Avignon. Ils reviennent donc tout naturellement aux [Tanneurs](#) dirigés désormais par Alexandre Caputo avant de poursuivre en Belgique et dans le monde.

Dimanche, la suite de *Backup* fait plus que tenir ses promesses. La forme courte initiale qui donnait à voir la fonte des glaces et la naissance attendrissante d'un ourson sur la banquise menacée introduit le nouveau spectacle. Ciel, une répétition ? Non, une accroche qui ne se dilue pas dans une suite molle mais porte le drame climatique chez nous, dans une famille paisible surprise dans ses habitudes. Les trois reporters initiaux parcourent le monde, scrutent les périls à venir, délivrent leur message via une caméra explorant le temps et l'espace, le ciel et les océans. Leurs aventures rebondissent sur l'écran TV du vieux couple et leur Mémé. Cet écran devient le nôtre mais surtout la menace annoncée par la vidéo assaille la maison par des tempêtes décoiffantes et des inondations catastrophiques vécues "live" mais avec un humour qui les met à distance.



Ce qui nous épate et nous bluffe, prêtant à frémir et sourire, c'est l'incroyable bricolage qui fait la force du récit avec ses "coups de théâtre" marrants et/ou inquiétants. L'équipe mêle tous les arts archaïques, marionnette, masque, théâtre d'objets (comme cette table qui fond à vue d'œil et menace ce couple paisible). Mais la mise en scène en scène est de type cinéma muet, faussement archaïque, très moderne, hyper séduisante.

Le message est donc "écolo", d'actualité, mais dans une forme légère qui séduit tous les publics : les "vieux" y trouveront des tas de références et de "seconds degrés", les jeunes un rythme, un comique de situation, une dynamique de l'image qui emportent la salle dans une sorte de bonheur collectif, le but ultime de tout bon spectacle vivant.

Dimanche des compagnies Chaliwaté et Focus - Aux Tanneurs (Bruxelles) jusqu'au 30 novembre.

A **Tournai (Maison de la Culture)**, 3-4 décembre.

A **Luxembourg (Rotonde)**, 24- 25 janvier. Avant quelques festivals de par le monde.



0



Réagir

